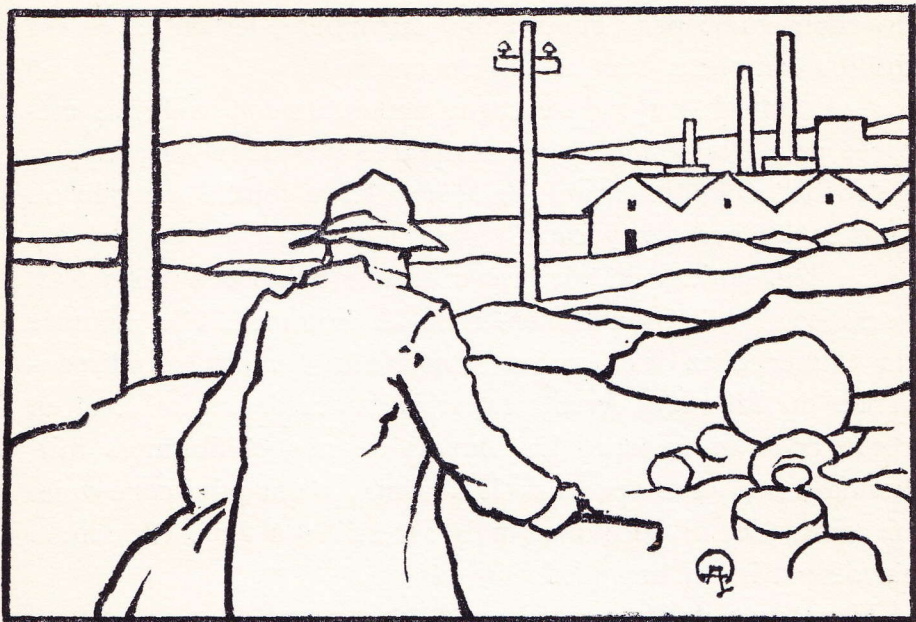


# NOS CHIFFONNIERS



A LOUIS GILLE



LA mélodie du chiffonnier Pierrotte, qu'Alphonse Daudet a fait opérer dans le quartier de Montmartre, était assurément bizarre et d'un finaud Cénevois : « Débarrassez-vous de ce qui vous gêne ! »

Les Bruxellois chiffonnant sont loin d'être aussi artificieux ; cela ne les empêche pas, avec un « Hêye geen voddén en bënen (1) ? » ou, par abréviation, un « voddén en beenen » traînant et dépourvu d'élégance, de recueillir, les uns faisant

---

(1) N'avez-vous pas des loques et des os ? (*Hebt ge geene voddén en beenen ?*)

un choix guidé par l'observation journalière, les autres en un fouillis complexe, tout ce qui encombre.

A Etterbeek, pays de cocagne apparemment, la brève mélodie peut être soulignée ou remplacée par deux longs appels de corne (1) à l'invariable *la bémol*. Ici le souffle seconde ou supplée les organes vocaux.

Un bon gosier, un vieux sac et une balance à ressort (2) accrochée : à la boutonnière chez les hommes, à la ceinture du tablier chez les femmes, constituent les outils indispensables du débutant. Avec cela, trois francs de capital... et en route pour la fortune. La plupart de nos chiffonniers millionnaires — ou en passe de le devenir — ont suivi cette voie, ni commode, ni odorante, mais accessible à tous. L'essentiel est de partir du bon pied.

*Héye geen vodden en béenen ?*

\*  
\* \*

Il serait malaisé de dénombrer la population chiffonnière (3) — très importante du reste — de l'agglomération bruxelloise. Disons que les membres de cette corporation, port ouvert à toutes les épaves sociales, se tiennent dans les quartiers pauvres et ouvriers. On les rencontre plus spécialement : à *Kœkelberg*, dans les nombreuses impasses, chaussée de Jette et rue du Moulin ; à *Laeken*, dans les rues Herry, de la Senne, du Téléphone, du Drootbeek, Saint-Georges et de la Grotte ; à *Schaerbeek*, dans les rues Van Dyck et Philomène ainsi qu'à

---

(1) *Hooren*.

(2) *Neuzel*.

(3) Un négociant de chiffons en gros m'a dit l'estimer à 550 individus environ. La plupart sont des hommes et des femmes mariées exerçant la profession, soit de compagnie, soit séparément. A peine compte-t-on quelques jeunes filles. Tous, à vrai dire, sont nés à Bruxelles ou dans ses faubourgs.

proximité de la gare vers Helmet ; à *Saint-Josse-ten-Noode*, dans les rues Saint-François, Godefroid de Bouillon et de Pavie ; à *Etterbeek*, à la chaussée de Tervueren, dans les rues d'Orient, des Bluets et de Ma Campagne ; à *Auderghem*, au Boulevard de la Plaine et chaussée de Wavre ; à *Ixelles*, à la chaussée de Boendael, dans les rues du Couloir, Van Aa, du Vivier, Gray, du Presbytère et encore dans les impasses du Château et Vannot ; à *Saint-Gilles*, dans les rues de Bethléem, Fonsny, de Bosnie, Vanderschrick, du Fort, Saint-Bernard, d'Alseberg, de la Source, des Fortifications et de Mérode ; à *Anderlecht*, dans les rues du Chapitre, de la Poterie, du Village, de Fiennes, Prévinaire, du Drapeau, d'Etterbeek, Neerpede, du Broeck, Bistebroeck, de la Plaine et Haberman ; chaussée de Mons et cité Coudron ; à *Bruxelles*, dans les rues Haute, du Faucon, des Minimes, de l'Épée, des Potiers, de l'Eventail, du Miroir, des Vers, de la Rasière, des Renards, des Radis, des Visitandines, Van den Branden, de Schaerbeek et Pachéco ; place du Jeu de Balle ; dans les impasses Kayser, du Sorbier, des rues de Flandre, des Navets, de Schaerbeek, Pachéco et du Vinaigre.

Rien que dans la rue Saint-Martin, à *Molenbeek-Saint-Jean*, j'en ai visité trente et un vivotant dans des maisons lézardées, aux murs suants et lépreux. Aux rez-de-chaussée, des boutiques de traiteurs, de ravaudeurs ; des estaminets enfumés et puants ; des épiceries où l'on vend de tout : petites échoppes séparées par des corridors humides, noirs, pavés de cailloux, aboutissant à des escaliers aux marches branlantes et glissantes, véritables casse-cou conduisant à des taudis où jamais le moindre rayon de soleil ne s'aventure. Pauvre population, grouillant dans la crasse physique et morale, sans foi ni loi, sans Dieu, sans mœurs !

Ah ! les antres de la misère !

Pendant que les parents sont à la tâche, les enfants sales, déguenillés, jouent dans les ruelles infectes, machinant de stupides farces ou de petits méfaits. Bientôt, ils poussent à la charrette ou sont chargés du tri. A peine adolescents, ils font choix d'une compagne, vivent en chambre, prosélytes de l'amour libre, et, tout jeunes encore, procréent — non sans pratiquer un malthusianisme sans vergogne — de nouvelles recrues pour l'armée de la misère et du vice.

Pour sincère qu'il est, ce croquis est bien pâle comparé à la réalité. Mais compte-t-il dans le décor enchanteur d'une capitale fastueuse et individualiste par essence ?

\*  
\* \*

Que vaut la profession ?

Lorsque les affaires sont bonnes, elle nourrit aisément son maître. Il est des semaines où le chiffonnier ne gagne pas dix francs. D'autres sont beaucoup plus productives, selon qu'il a l'aubaine de rencontrer des gens pressés de se débarrasser de loques, d'os, de bouteilles vides, de vieux papiers, de ferrailles de tous genres, car le chiffonnier achète tout, tire parti de tout, jusques et y compris les peaux de lapin. Il offre le moins possible, s'y connaît comme pas un pour déprécier une marchandise ; il estime rendre suffisamment service en déblayant les lieux encombrés de vieilleries.

Obligé de peser les chiffons — avec quelle ingéniosité, on s'en doute — il les paye 0,12 fr. le kilo, quels qu'ils soient. Le kilogramme d'os vaut 0,05 ; de ferrailles, 0,03 ; de journaux et de papier blanc, 0,03 ; de papiers sales, déchiquetés, 0,02 ; de bris de verres blancs, 0,02. On obtient quelques centimes par vieille bouteille et de 0,10 à 0,30 par peau de lapin ou de lièvre, bien conservée.

Dans les vieux vêtements, il trouve de quoi renouveler sa garde-robe. Les plus difficiles et non les moins intelligents parmi les chiffonniers se refusent à utiliser les chemises et les chaussettes, qu'ils prétendent tenir de première main.

Si l'objet d'habillement est de valeur — il est partout des étourdis et des dissipateurs — on l'écoule chez le fripier, souvent pour un morceau de pain, non sans avoir fouillé jusqu'aux tréfonds des poches et dans les moindres replis des doublures. Il est parfois des surprises princièrement dédommageantes.

N'ayant point de fonds en suffisance, le chiffonnier, la journée faite, se rend chez le négociant de demi-gros ou de gros, y trie sa marchandise et en reçoit *illico* le prix, à raison de : 16 francs les cent kilos de blancs (toile et coton) ; 65 francs les bas de laine ; 60 francs les mérinos et flanelles ; 70 francs les déchets de draps neufs (malheureusement pour nos gagne-petit les tailleurs en connaissent le taux) ; 36 francs les draps vieux (1) ; 4 francs les mêlés ; 2 francs 50 les vieux sacs ; 6 francs les os ordinaires ; 13 francs les os plats et ronds ; 4 francs les ferrailles (mêlées) ; 5 francs la grosse mitraille ; 3 francs les tôles et fontes ; 40 francs le zinc ; 90 francs le vieux cuivre ; 3 francs les verres blancs brisés ; 5 francs les fonds de verres taillandés ; 3 francs les vieux souliers ; 0,30 la peau de lapin.

Les vieilles chaussures, à l'empeigne intacte, sont réservées

---

(1) Dans la catégorie « lainage », le négociant de chiffons en gros fait une trentaine de classifications ; c'est aux trieuses — ouvrières gagnant de 12 à 20 francs par semaine — que ce soin est dévolu.

Les lainages (draps vieux) sont surtout expédiés à Verviers et à Lebbeke ; nous en exportons cependant en Angleterre, en Italie et en Russie. Les chiffons employés par les papeteries sont généralement destinés à l'Allemagne, à l'Angleterre et principalement à l'Amérique. Les papeteries belges utilisent davantage les vieux papiers.

pour un marchand qui, avec une voiture, visite chaque semaine les chiffonniers.

La paire de bottines d'hommes vaut 0,25 ; celle de femmes, 0,15 ; celle d'enfants, 0,20 (1).

Rajeunies et réparées à merveille par des savetiers spécialistes, elles font les affaires de l'acheteur et du vendeur. Ce vieux neuf est l'un des articles les plus demandés. Allez au Vieux Marché, et vous serez étonné de la clientèle qui vient s'en fournir.

Les vieux parapluies et tout ce qui s'en rapproche sont également recherchés par des commerçants spéciaux.

Plus tard, le chiffonnier attendra huit jours ; à la semaine, il louera un petit hangar qui lui servira de magasin, voire une cave, en dépit des règlements sur la matière.

Avec le développement de ses affaires, il aura une charrette et un chien, qu'il vendra pour réaliser un bénéfice. Les propriétaires d'une carriole et d'un cheval en agissent de même, soit pour galvauder le produit en débauches crapuleuses, soit pour parer aux besoins de l'existence. Plus d'un, cet hiver, a été réduit à cette dernière extrémité.

Le chiffonnier bruxellois est donc simultanément marchand de chiens et maquignon.

Bon nombre, pour le surplus, sont marchands de fruits. Ils vont se fournir à Lennick-Saint-Quentin et de préférence à Hal. Eux-mêmes estiment à six francs au moins le profit journalier qu'ils réalisent (2). Et c'est là une précieuse ressource

---

(1) Ces prix sont des minima.

(2) La plupart, n'acquittant pas la patente de colporteur que presque toutes les communes imposent actuellement, encourent chaque année de nombreuses contraventions. Grâce à la tolérance de la police, c'est ordinairement après la saison que les condamnés vont purger aux Minimes l'ensemble des jours de vacances qui leur ont été octroyés.

pour les initiés à l'achat et à la vente des dons du bel été, la bonne saison du chiffonnier allant de février à juin. C'est à cette époque, en effet, que riches et pauvres procèdent aux grands nettoyages. Epris de renouveau, chacun se hâte de vider les lieux des défroques condamnées par la mode ou l'usure. Pour tous, messire Printemps est l'enfant prodigue.

\*  
\* \*

Jean venait de rentrer au logis, enchanté de sa journée, quand je lui fis visite par un superbe après-midi de mai, là-bas à Molenbeek-Saint-Jean, en plein quartier populaire.

Du soleil clair riait sur les pavés de la rue et sur les façades des maisons. Des moineaux francs voletaient de crottin à crottin, avec des pépiements aigus et de petits cris frémissants, pleins des promesses de prochaines amours. Des enfants se poursuivaient dans leurs jeux, avec des cascades de rires. L'heure était belle. La joie enveloppait toutes choses de sa douceur.

La rue était remplie de clartés; je pénétrai dans la demeure pleine d'ombre. Une jeune femme, une poupée plutôt, pâle et maigrelette, et une fillette pareillement pâle et maigre servaient le dîner. Le menu n'aurait tenté aucun gourmet. La figure de mon hôte, ravagée par toutes les meurtrissures, eût d'ailleurs coupé l'appétit au plus affamé. Avec cela une pièce — véritable capharnaüm — servant de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. On n'imagine rien de plus misérable.

— Les affaires ont donc repris? fis-je, les présentations terminées.

— Ce n'est pas malheureux, allez. L'hiver a été assez dur comme ça.

— Certes.



— Y a-t-il longtemps que vous exercez la profession ?

— Treize ans, Monsieur. Depuis que je suis établi avec Marie.

— Et auparavant ?

— Je travaillais dans une fabrique d'épingles. Mon père, mort jeune, m'y avait précédé.

— Fûtes-vous longtemps en classe, Jean ?

— Moi, en classe ? *Ik trok den boût* (1).

Et un haussement d'épaules souligne la funeste insouciance des choses de l'esprit.

— Madame vous seconde-t-elle généralement ?

— Ça dépend de la saison. Elle se charge plus spécialement du triage des chiffons.

— Vers quelle heure avez-vous fini, d'habitude ?

— Entre midi et une heure.

— Vous êtes libre alors ?

— Oui, sauf le samedi, jour où nous allons vendre nos marchandises.

— A quoi vous occupez-vous le restant de la journée ?

— Nous causons entre amis, dans un « staminee » (2) ; nous jouons aux cartes, au zanzi.

— Et le dimanche ?

— Nous parions aux courses, mais pour de petits enjeux. Plusieurs d'entre nous s'intéressent vivement aux concours de pigeons. Vos beaux Messieurs ont des « pur sang » ; nous avons les nôtres.

— Dis donc à Monsieur, ricana la patronne de céans, en mimant le goinfre, si la soupe de Saint-Gilles est meilleure que la nôtre !

(1) Je tirais la barbe = Je faisais l'école buissonnière.

(2) Estaminet.

— Comment, Jean, vous avez été souvente fois en prison ?  
questionnai-je, indulgent.

Jean abaissa sur ses yeux la visièrre de sa casquette. Puis, goguenard :

— Si ma mémoire est fidèle, le juge m'a fait remarquer la dernière fois, que j'étais envoyé en villégiature pour la quarante-huitième fois...

??

— Contraventions ; rixes ; rébellions contre la police, etc...

Se ravisant :

— Parbleu ! la nourriture est soignée à Saint-Gilles. On en ferait son ordinaire. Dommage que ce ne soit pas la même chose partout !

— Quel est le coût de votre loyer, Madame ?

— Deux francs soixante la semaine.

— Plus un franc pour notre hangar, compléta Jean.

— Et à combien estimez-vous votre gain journalier ?

— « Ça est difficile à dire, ça. » Il est des jours où l'on gagne vingt francs ; d'autres, rien. Un jour dans l'autre, nous avons quatre à cinq francs pour nous.

» Il en est dont les profits sont plus élevés, mais ils commencent très tôt le matin.

— Possédez-vous encore votre poney ?

— Non, Monsieur ; je l'ai revendu avec soixante francs de bénéfice à la dernière foire aux chevaux.

» En attendant, j'ai un solide chien.

— Les chiffonniers ont-ils une clientèle fixe ?

— Assurément, mais elle n'est pas commode à faire. Cela ne nous empêche pas d'aller un peu partout, jusqu'à Haeren, Dieghem, Evere, Watermael et Boitsfort.

— Votre fille va régulièrement à l'école, j'imagine ?

— Oh non ! Quand sa mère est ici, elle reste avec elle ; en

autre temps, elle joue avec ses petites compagnes. Parfois, *heugruutmoeyer* (1) qui habite à proximité, la prend chez elle.

— Ah ! Madame a la bonne fortune d'avoir toujours ses parents.

» Sans indiscretion, quelle profession exerce Monsieur son père ?

— Il fait dans les « *scramouille* » (2), répondit Jean avec un sourire moqueur.

» On n'est pas des princes, tu vois.

\*  
\* \*

*Kajouberer*, telle est la dénomination familière dont se qualifient réciproquement les chiffonniers qui farfouillent dans les bacs à immondices ménagères,

Là où va toute chose,  
Où va la feuille de rose  
Et la feuille de laurier.

Le bac à ordures, qu'il soit en métal, ventru et cossu, ou tout simplement caisse disjointe, tonneau, barrique, seau ou panier chétif, est une nécropole mobile et fugitive de tous les souvenirs devenus odieux ou indifférents. Tout y vient, tout y tient, tout y tombe.

Relativement peu d'hommes, et encore sont-ce plutôt des vieux, parmi cette gent chiffonnante ; beaucoup de femmes, au contraire, accompagnées d'un ou de deux enfants, portant les sacs où s'entassera la récolte.

---

(1) Sa grand'maman.

(2) Escarbilles.

D'après un relevé tout récent, la ville de Bruxelles compterait 121 kajouberers qui, dès 5 heures l'été, 6 heures l'hiver, chacun dans le quartier qu'il s'est choisi, sont là, dans une encoignure de porte, attendant la sortie du bac. Le premier arrivé en est le maître ; nul ne viendra lui disputer sa proie, sauf peut-être un chien en quête de son déjeuner. Gourmands ou affamés, il en est de ces carnivores qui font journellement leur tournée, non sans manifester à leur façon le dédain qu'ils éprouvent pour les récipients ne contenant pas l'os deviné ou souhaité.

S'aidant de sa « krappe » (*crochet*) et de ses mains, le chiffonnier tourne et retourne la poussière et les cendres à la recherche des escarbilles (1) — chauffage des pauvres gens — des bouteilles, des chiffons, des os, des bouts de papier, de tout ce dont enfin il est possible de tirer parti. Exceptionnellement, il a le bonheur de découvrir une piécette de 0,50 ou d'un franc ; parfois une cuiller ou une fourchette en argent ; dans les quartiers avoisinant les gares, là où le mouvement est plus intense, ce sont des couteaux qui s'égarer assez souvent. Toutes ces trouvailles sont de bonne prise ; nul kajouberer ne les dédaigne, vous pensez.

Patrons et patronnes, si vous désirez connaître l'ordre de vos sujets, un coup d'œil scrutateur de temps à autre dans votre bac à immondices. Certains ne se font pas faute d'exercer ce contrôle efficace.

Aux vieillards et aux mères de famille, il est des cordons bleus, âmes pitoyables, qui réservent une tartine ou d'excellents reliefs.

Tous les jours, s'il vit en chambre ou en appartement, le

---

(1) Certains kajouberers dédaignent les escarbilles. D'autres les revendent « pour boire un coup ».

samedi seulement, s'il a la bonne fortune de disposer d'un coin de cour ou d'un réduit quelconque, le kajouberer va vendre ses « kajouberen » soigneusement triés, chez le négociant de chiffons. Le produit qu'il en retire, pour les mieux partagés s'entend, varie de dix à douze francs. Avec les escarbilles et le bois, et indépendamment des autres petites trouvailles, on peut estimer de douze à quinze francs la moyenne du gain réalisé chaque semaine, en quatre à cinq heures de travail quotidien, par le kajouberer actif et quelque peu chanceux.

\*  
\* \*

On distingue une troisième catégorie de personnes qui s'évertuent à la prosaïque moisson des chiffons : c'est le personnel préposé au service du nettoyage de la voirie dans les différentes communes. Seule, la ville de Bruxelles (1), dont le service de la voirie comporte 416 unités, ne tolère point cette immixtion. Il est vrai que ses 90 charretiers et ses 236 cantonniers sont rémunérés en conséquence (2). Exception est faite en

(1) La superficie du territoire de Bruxelles est de 1048 hectares 98 ares 59 centiares, y compris le Bois de la Cambre, qui a une étendue de 129 hectares 33 ares 20 centiares.

Le nettoiemnt de la ville de Bruxelles s'applique à 1.848.700 mètres carrés ; il coûte annuellement près de 800.000 francs.

Il est utile de rappeler qu'à Bruxelles existe le système du « tout à l'égout » en ce qui concerne les vidanges, mais qu'il est interdit de chasser à l'égout (comme à Paris) les produits du balayage.

(2)

	BASE MENSUELLE		
	3 <sup>e</sup> classe	2 <sup>e</sup> classe	1 <sup>re</sup> classe
Cantonniers. . . . .	100 fr.	105 fr.	115 fr.
Charretiers. . . . .	105	115	125

faveur des arrimeurs. Ces ouvriers « provisoires » ont pour mission de répartir les immondices, par couches égales, dans les six bateaux de la ville (1) qui transportent les boues et les immondices et dans ceux des bateliers affrétés par les propriétaires terriens de la Campine.

Aussitôt terminé le déchargement des tombereaux ayant accompli leur première tournée (2), vite, pendant le repos qui leur est accordé, les arrimeurs « vont livrer leurs kajouberen » chez un négociant en demi-gros qui habite à proximité du quai de la voirie. Les bouteilles et les bris de verre sont portés chez un autre marchand qui paye un prix plus élevé que ses concurrents.

Les arrimeurs effectuent ainsi une recette journalière de un franc à un franc cinquante en moyenne (3). Parmi eux, il en est de Bruxelles, de Capelle et de Heembeek. Le soir, les premiers dépensent en boissons le produit de leurs « kajouberen » ; les

---

(1) La ville de Bruxelles vend ses immondices, au prix de 2 fr. 45 la tonne rendue sur la berge, aux particuliers des localités situées le long du canal, de Humbeek au Rupel. Pour les autres destinations, le coût varie entre 0,50 et 0,75 la tonne, prise au quai de la voirie. La Campine jouit d'un tarif de faveur : 0,25 la tonne.

(2) L'enlèvement des immondices ménagères commence en été à six heures, en hiver à sept heures du matin.

En 1908, la quantité d'immondices incinérée s'est élevée à 43.886 tonnes qui ont donné 23.992 tonnes de cendres.

Ces cendres se divisent en trois catégories : « le fin » qui est vendu comme engrais ; le « n° 2 » allant de 0 à 0,02 centimètres d'épaisseur, qui sert pour le mortier ; le « n° 3 » qui est employé pour le béton ordinaire, pour la formation du lit des chaussées pavées ou pour l'aménagement des chemins de maisons de campagne.

Chaque année, depuis 1903, la Ville met à la disposition de la Société des installations maritimes les cendres nécessaires à la réfection des digues du canal de Willebroeck et à divers autres travaux.

(3) Il y a dix ou quinze ans, c'était le double, mais le nombre des « hommes à bacs » était sensiblement moindre.

paysans l'économisent et deviennent propriétaires. Pour eux, tout est profit : les escarbilles leur servent à se chauffer; les déchets de pain, à nourrir des porcs; les autres comestibles : sardines, ananas, etc., quelque peu frais, à varier leur ordinaire. L'un d'eux, mort à présent, mangeait du rat (1). Les boîtes à conserves sont jetées dans une chaudière sans fond. Sous l'action du feu, la soudure se liquéfie; soigneusement recueillie et épurée, elle est vendue un franc vingt-cinq le kilogramme.

A Saint-Josse-ten-Noode, comme dans les autres faubourgs, les boueurs, malgré la défense qui leur est faite par les entrepreneurs de l'enlèvement des immondices, récoltent des « kajouberen ». A cette fin, ils disposent sur le devant de leurs tombereaux une manne ou plus communément un ou deux grands sacs; tout ce qui est commercable vient s'y confondre. Arrivés au canal, lieu de déchargement (2), les charretiers étalent leur récolte; après en avoir retiré les ferrailles et les os que l'on pèse, Meeke (3) plonge sa main dans sa poche profonde et remet aussitôt le montant de son estimation que nul ne conteste jamais. « Il y en a pour dix cens, pour vingt cens, pour trente cens. » En plus de leur salaire (2 fr. 75), ces ouvriers réussissent ainsi à faire un bénéfice de un franc cinquante à deux francs par journée de travail (4).

---

(1) On en proclame la viande exquise.

(2) On sait que la commune de Saint-Josse-ten-Noode n'a pas de dépôt d'immondices (Bruxelles et Ixelles possèdent à présent une usine d'incinération; Saint-Gilles en construit une); elle se débarrasse de ses boues de rues moyennant un franc par tonne qu'elle paie à un entrepreneur qui, lui, les expédie en Campine.

(3) C'est une vieille marchande de chiffons dont toute la famille est dans le chiffonnage et s'y trouve à merveille.

(4) Cette somme est un grand maximum. Bien des boueurs, dans certaines communes, ne réalisent pas un bénéfice de cinq francs par semaine.

Est-il besoin de dire que ces sommes ne prennent pas le chemin de la Caisse d'épargne ?

\*  
\* \*

Et dire qu'à ces yeux de lynx il échappe des « kajouberen ». L'après-dîner, à tous les dépôts d'immondices, en dépit de la défense qui en est faite et de la surveillance toute paternelle de la police, on remarque des kajouberers complétant leurs investigations pour arriver « à se faire une journée ».

En Campine même, lors du déchargement des boues de rues, au milieu des détritrus en putréfaction, des kajouberers d'un nouveau genre viennent encore faire moisson, ample parfois, rémunératrice malgré tout puisque la pratique subsiste et satisfait ses fidèles.

Si, d'aventure, un objet de valeur, quel qu'il soit, réussit à tromper la Vigilance, le soc de la charrue le dévoilera au cultivateur.

Qui donc a dit que rien ne se perd dans la nature ? On voit combien cette vérité s'affirme en l'occurrence. La vie intense d'une grande ville moderne ne va pas sans de formidables déchets dont la misère industrielle trouve moyen de tirer un parti profitable.

Les os serviront à fabriquer du noir animal ; le vieux drap « époutié » entrera dans la composition de nouvelles étoffes ; les chiffons et les vieux papiers passeront dans les mouilloirs et sous les vastes cylindres des papeteries pour en ressortir propres à l'usage ; les morceaux de verre refondus mêleront leur pâte pour de nouvelles coulées. Il est tel morceau de cuir qui remplira — pour la quantième fois ? mystère ! — la semelle d'une élégante bottine destinée à quelque pied mignon.



Ainsi vont les choses, dans un cercle perpétuel et un perpétuel tourbillon. N'est-ce pas la vie, cela, toute la vie? Et, puisque la misère y trouve un peu de soulagement, sortez de chez nous, chiffons « *vodden en beenen* », qui portez avec vous des miettes de bonté pour les humbles.



Première Série



# L'ÂME DES HUMBLÉS

PAR

LOUIS BANNEUX

---

PRÉFACE de H. CARTON de WIART



Croquis d'Aug. Donnay



- - - TAMINES - - -  
- DUCULOT-ROULIN -  
- - - - ÉDITEUR - - -  
  
- - - BRUXELLES - - -  
- J. LEBÈGUE & Cie -  
- RUE DE LA MADELEINE, 46 -

# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
PRÉFACE . . . . .	IX
I. — LE FACTEUR RURAL. . . . .	7
II. — LES MARCHANDS DE SABLE. . . . .	19
III. — LE MARCHAND DES QUATRE-SAISONS. . . . .	39
IV. — LES BOTTERESSES . . . . .	51
V. — LE CANTONNIER ARDENNAIS. . . . .	67
VI. — L'AIGUISEUR DE SCIES . . . . .	77
VII. — NOS CHIFFONNIERS . . . . .	89
VIII. — LE BATELIER . . . . .	107
IX. — LE CANTONNIER BRUXELLOIS . . . . .	131
X. — LE MARCHAND DE CHARBON . . . . .	139
XI. — L'ECLUSIER . . . . .	173
XII. — LE GARDE FORESTIER. . . . .	191

